

Discours du Président Emmanuel Macron à l'occasion de la promotion de Tomi Ungerer au Commandeur de la Légion d'Honneur.

Palais de l'Elysée, 22/10/2018

(Seul le prononcé fait foi)

Pour vous présenter, cher Tomi Ungerer, on décline souvent tous les domaines où votre créativité s'est exercée : on précise ainsi que vous êtes tout à la fois dessinateur, écrivain – aussi bien pour enfants que pour adultes –, créateur d'affiches militantes et publicitaires ou encore sculpteur et faiseur d'objets. On cherche par là à donner la mesure de votre incroyable polyvalence. Mais, en voulant être exhaustif, on risque d'oublier l'évident ou de diluer l'essentiel... Alors, j'y reviens : vous êtes un artiste. Vous créez. Vous inventez. Vous fabriquez.

Mais vous êtes un artiste dont le talent, l'espièglerie, les provocations et les subversions ont, il est vrai, la singularité de s'exprimer par des voies particulièrement variées. Très éclectique, vous jouez aussi bien avec les formes, les images, les mots, les histoires et les idées. Vous maniez la plume et le crayon, le feutre et le pinceau, le burin et les ciseaux. Vous publiez des livres pour enfants et des albums érotiques, des dessins de réclames et des affiches militantes. Vous écrivez tour à tour en anglais, en français et en allemand. Votre style lui-même est insaisissable, évoluant d'album en album, comme si vous

vouliez échapper à tout effet de signature, à tout processus d'enfermement dans une identité. Cette liberté avec laquelle vous vous affranchissez des limites pour passer d'un médium à l'autre, d'un genre à l'autre, d'un style à l'autre, d'une langue à l'autre, vous la puisez sans doute dans une détestation viscérale des assignations identitaires et linguistiques dont vous avez tant souffert enfant.

Né à Strasbourg en 1931, vous passez votre enfance à Colmar. Une enfance difficile, marquée par le décès de votre père alors que vous n'avez pas encore 4 ans, et par la Seconde Guerre mondiale qui vous fait, dès 8 ans, côtoyer la violence, la peur et la mort. Durant ces années, vous subissez aussi l'endoctrinement nazi dans votre école du fait de l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne. Vous êtes alors comme écartelé entre la France et l'Allemagne, entre la langue de Goethe et celle de Molière, entre la culture germanique et la culture française. Puis, la Libération n'a pas pour vous le goût espéré de la liberté retrouvée car, en Alsace, la langue française est non seulement rétablie mais brutalement imposée : les habitants sont confrontés à l'interdiction de parler alsacien et les bibliothèques germanistes sont brûlées en place publique.

C'est peut-être parce que vous étiez ainsi tiraillé entre plusieurs langues que vous vous êtes si tôt plu à dessiner. Si les langues étaient minées par l'histoire et la politique, le dessin était un terrain plus neutre. En lignes et en volumes, en ombres et en couleurs, vous aviez le sentiment de pouvoir fulminer plus librement contre la guerre, l'oppression, l'autorité inique.

Mais, dans ce contexte difficile, le dessin va être davantage qu'un exutoire : ce sera votre viatique. Car, à 25 ans, quand vous décidez de tenter votre chance à New York, vous avez bien peu de dollars en poche mais beaucoup de dessins dans la valise et d'idées dans la tête.

Vous frappez à toutes les portes des journaux que vous aimez, présentez vos dessins à tous ceux qui veulent bien vous recevoir. Et ça marche ! Tout commence et très vite vous rencontrez un grand succès, travaillant sur plusieurs fronts à la fois : le dessin satirique pour les plus grands magazines comme *Life* et le *New York Times*, l'illustration publicitaire, et l'écriture-illustration de livres pour enfants.

Vous êtes particulièrement prolifique dans cette catégorie, publiant en quelques décennies pas moins de 80 livres pour enfants, qui rencontrent un succès aussi bien public que critique. Ce sont des générations d'enfants qui, depuis, sont bercés par vos récits et habités par vos dessins. Vous avez bousculé les codes du genre, brisé ses tabous, réinventé ses personnages-types. Vous n'hésitez pas à montrer le réel, à dire ses difficultés, et à susciter chez les plus petits la peur ou l'effroi en convoquant des figures horribles, comme des ogres qui mangent des enfants ! Vous confrontez nos jeunes à des univers parfois violents, comme s'il s'agissait de mieux les préparer à la vie. Vous concevez vos ouvrages comme une propédeutique qui aide les garçons et les filles à mieux affronter le réel. Vous introduisez aussi dans vos livres des personnages

atypiques dans la littérature jeunesse de l'époque : des petites filles qui triomphent de fripouilles patibulaires, comme dans *Les Trois Brigands* ou un sélénite qui tombe sur la Terre pour en être chassé par la xénophobie d'un terrien, comme dans *Jean de la Lune*. Vous imaginez aussi une ménagerie alors insolite dans les livres d'enfants et réhabilitez des animaux mal-aimés – serpent, pieuvre, chauve-souris ou vautour – en développant le thème de la différence féconde, voire salvatrice.

Vous devenez aussi un redoutable satiriste de la société et de la politique américaines. Vous prenez les crayons, comme d'autres prennent les armes ou la parole, pour combattre le consumérisme béat, la ségrégation raciale et le nucléaire. Vous avez tout particulièrement affûté vos mines pour dénoncer la guerre du Vietnam, comme dans cette affiche-choc où vous représentez un vietnamien à qui l'on fait avaler de force la statue de la liberté... En quelques coups de crayon, en une image, tout est dit. Vos dessins marquent l'époque.

Vous publiez aussi des albums de dessins pour les adultes, pour lesquels vous trempez tour à tour vos crayons dans l'acide ou dans le soufre, passant de la satire sociale comme dans *The Party* – galerie de portraits de mondains new-yorkais hypocrites et vains –, à l'érotisme le plus débridé, voire le plus sombre, comme dans *Fornicon* et *Totempole*.

Mais vos publications érotiques déclenchent une forte polémique. Des parents puritains s'insurgent : « comment un auteur pour enfants peut-il en même temps publier des dessins érotiques ? ». Vous avez beau vous défendre, arguant que ces livres ne s'adressent pas au même public, les éditeurs new-yorkais vous boude et les bibliothèques américaines n'achètent plus vos titres.

Vous quittez alors les Etats-Unis pour changer de vie et partez vivre quelques années dans une ferme reculée de la Nouvelle Ecosse au Canada, avant de vous installer définitivement en Irlande, où vous fondez une famille avec Yvonne, votre épouse depuis que vous avez eu un coup de foudre réciproque dans le métro de New-York en 1970.

Tout en l'aidant à s'occuper de vos centaines de moutons et vos dizaines de vaches, vous continuez à dessiner et, de plus en plus, à écrire. Chez vous, les traits de crayons, les traits d'humour et les traits d'esprit se conjuguent ou se confondent toujours davantage.

La concision de votre style graphique, la puissance de frappe des slogans publicitaires que vous aviez inventés à New York, et votre goût des aphorismes se répondent. Cet art de la pensée brève, cet instinct de l'image forte et de la saillie percutante est peut-être l'un des plus nets dénominateurs communs de votre œuvre si protéiforme, voire farouche, au sens où elle est rétive à toute identification ou effet de signature.

Votre style est pourtant le creuset d'un riche héritage : des moralistes français du XVIIe aux *cartoonists* anglo-saxons du XXe, des romantiques allemands à leurs descendants expressionnistes, des surréalistes les plus fantaisistes aux existentialistes les plus grinçants.

Il y a bien chez vous quelque chose de la concision caustique d'un La Rochefoucauld. Quelque chose aussi de la tendresse voluptueuse d'Ingres et de la mélancolie sombre, presque cruelle, d'Otto Dix et d'Egon Schiele. Quelque chose encore de la fantaisie onirique d'un Dali et du tragique absurde d'un Beckett.

Pourtant, d'une œuvre à l'autre, vous vous métamorphosez, vous vous réinventez : chaque album est une nouvelle manière, inaugure une façon que l'on ne vous connaissait pas. Il y a là, sans doute, le désir de ne pas se laisser enfermer dans un style, comme vous avez toujours fui les assignations à une langue, à un pays, à une identité.

Néanmoins, votre retour en Europe vous rapproche de vos racines alsaciennes et, depuis les années 1980, vous œuvrez à la préservation du particularisme et du bilinguisme en Alsace, devenant un ambassadeur emblématique de cette région singulièrement européenne. Vous travaillez aussi à l'amélioration des relations franco-allemandes et, en 1987, vous êtes chargé par Jack Lang des échanges culturels entre les deux pays et bientôt, aussi, nommé

ambassadeur du conseil de l'Europe pour l'enfance et l'éducation. Et pour le bimillénaire de la ville de Strasbourg, en 1988, vous réalisez un monument, « l'Aqueduc de Janus » pour incarner, par les deux visages du dieu Janus, la double identité, française et Allemande, de Strasbourg.

Alors, peu à peu tout de même, l'insatisfaction chronique et le complexe d'infériorité dont vous avez si longtemps soufferts commencent à céder sous les offensives répétées des prix et des honneurs. De fait, vos livres sont traduits en plus de 40 langues et certains ont été adaptés au théâtre et au cinéma. En 1998, vous avez reçu le Prix Hans Christian Andersen, qui est en quelque sorte le prix Nobel de la littérature jeunesse. Et, en 2007, consécration ultime et rarissime pour un artiste vivant, vous avez inauguré le musée qui vous est consacré à Strasbourg. L'enfant terrible de Strasbourg est devenu l'enfant prodige et prodigue.

Pour toutes ces raisons, parce que vos dessins incisifs et vos formules ciselées frappent l'œil et l'esprit ; parce qu'ils fouettent l'imagination et la pensée ; parce que vous portez haut la créativité, la fantaisie, l'humour, la tendresse, l'impertinence aussi ; pour tout cela, je vous fais Commandeur de la Légion d'honneur.